

SOPHIE JOMAIN

*Et viva
la vida !*

ROMAN




CHARLESTON

SOPHIE JOMAIN

ET VIVA LA VIDA !

*Porter une jupe, une robe courte ou un short
Aller à la piscine sans paréo
Manger gras ou trop sucré en public
Chanter devant des gens
Faire un bébé...*

La liste des choses que s'interdit Marnie est longue. Car Marnie ne s'aime pas. Et puisque les séances de psy ne sont pas franchement concluantes... il est grand temps de se bousculer ! Poussée par son entourage, elle accepte une proposition folle : suivre Fran, une femme rayonnante et sans complexes qu'elle connaît à peine, dans un *road trip* libérateur. Du Mont-Saint-Michel aux frontières de la Belgique, Marnie aura une semaine pour réaliser tout ce qu'elle n'a jamais osé faire, et devenir la femme qu'elle a toujours rêvé d'être !

Sophie Jomain signe une comédie pleine d'humour et de tendresse sur l'amitié féminine et la reconquête de soi.

ISBN : 978-2-38529-081-8



9 782385 290818

19 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Design et Illustration :
© Raphaëlle Faguer



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

ET VIVA LA VIDA!

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Sous le ciel d'Eagle Bay, poche, 2024

D'un commun accord, poche, 2023

Cherche jeune femme avisée, poche, 2023

Les perce-neige s'éveillent sous les flocons, poche, 2023

Les tortues ne fêtent pas Noël sous la neige, poche, 2022

M'asseoir cinq minutes avec toi, poche, 2022

Les étoiles brillent plus fort en hiver, Prix Babelio du roman d'amour,
poche, 2021

© Sophie Jomain

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-081-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Correction : Maxime Gillio

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@editionscharleston) !

Sophie Jomain

ET VIVA LA VIDA!

Roman



À toutes les Fran et Marnie.

Il y avait un cadre photo sur la commode de la chambre, un selfie pris depuis le canapé du salon. Ils souriaient. Elle le prit et le rangea dans le tiroir, tout était fini entre eux.

Quatre ans et il ne restait rien.

Elle se retrouvait à la croisée des chemins, plus démunie que jamais.

Elle avait été « l'autre », celle avec qui les bons moments ne dureraient jamais plus de quelques heures. Une parenthèse. Un chuchotement. Une illusion. « L'autre », que la société condamnait et à qui on aurait volontiers jeté des cailloux au lieu de la consoler. « L'autre » qu'il fallait cacher. « L'autre » qu'il venait de jeter comme on jette un mouchoir en papier.

Ç'aurait pu être une si belle journée, mais la vie en avait décidé autrement.

Elle avait perdu.

Elle regarda son réveil, il était 3 heures du matin. Elle lissa sa robe froissée, chaussa ses escarpins bleus et s'allongea sur le lit. Elle remit de l'ordre dans ses cheveux et veilla à garder les jambes bien droites, serrées l'une contre l'autre.

Les yeux fixés sur le plafond d'un blanc immaculé, elle croisa les mains sur son ventre et respira. Lentement. Profondément.

Faire le vide et s'apaiser.

Elle compta les secondes, les minutes, puis elle ferma les paupières, incapable de résister.

Sur la table de nuit, une bouteille de vodka et un tube de somnifères.

Vides.

CHAPITRE I

J'EN SUIS SÛRE, je vais crever.
Le mois de juin n'a pas commencé que je suis déjà en surchauffe.

Les pavés de la rue piétonne d'Amiens se prennent pour des plaques de cuisson. Le pauvre bichon devant moi semble littéralement marcher sur des braises, et la vieille dame qui le promène en laisse n'a pas l'air de se rendre compte de son calvaire. Je suis dégoulinante et pressée, mais je vais prendre le temps de l'alerter. J'arrive à sa hauteur en souriant, je ne voudrais pas l'effrayer.

— Bonjour, madame. Excusez-moi, mais votre chien semble mal supporter la chaleur du sol. Vous devriez le prendre dans vos bras, les pavés pourraient lui brûler les coussinets.

Elle me regarde avec surprise, baisse les yeux sur son compagnon à quatre pattes, et finit par le soulever pour l'inspecter.

— Oh, mais vous avez raison ! Il fait si chaud depuis une semaine... On n'a jamais vu un printemps aussi

étouffant ! Mon pauvre Titi, on va rentrer à la maison et je vais te mettre les papattes dans l'eau fraîche. Merci, mademoiselle.

Les mauvaises langues affirment qu'il ne fait jamais beau dans les Hauts-de-France, je ris jaune. C'est de pire en pire chaque année et ça ne va pas s'arranger.

Je n'aurais pas dû mettre une robe, j'ai les cuisses qui collent.

Ce n'est pas pour autant que je vais me départir de mon sourire. Je souhaite une belle journée à la dame, et accélère le pas.

Ma psy va me couper la tête, j'arrive systématiquement en retard à nos rendez-vous. Une réunion qui s'est éternisée, un coup de fil de dernière minute, une erreur dans mon agenda... Cette fois, une bouteille de champagne que je devais acheter en urgence pour ce soir. En bonne psychothérapeute, elle prétend que c'est un processus d'évitement inconscient. Elle a sûrement raison, mais qu'importe, ce soir, je m'installerai dans un tout autre divan, avec mon homme, je ne fuirai pas et ce sera mille fois plus agréable.

Eh oui, Eliott et moi fêtons nos sept ans de relation. Pas tout à fait une vie entière, mais la meilleure des vies qui passe à la vitesse de l'éclair. On s'est rencontrés dans un café du quartier Saint-Leu, il était avec des amis, moi avec une ancienne collègue de travail. Ils nous ont accostés et il m'a fait craquer. J'ai ri aux éclats à ses vanes, j'ai fondu devant son sourire, on a échangé nos numéros de téléphone et on ne s'est presque plus jamais quittés.

Eliott ce n'était pas un coup de foudre, c'était une évidence.

J'aimais déjà ma vie avant de le rencontrer, mais avec lui, elle est encore plus belle. Je suis sociable, j'aime les gens, j'ai une chouette famille, un super job et des amis

de longue date, mais c'est avec Eliott que je préfère être. Lui et moi, on se complète, on a un petit côté ours, et on se suffit à nous-mêmes. Rien que de penser à lui, je souris comme une cruche en pleine rue, en l'imaginant faire ses yeux de merlan frit. Les gens qui passent doivent me trouver un drôle d'air.

Je m'arrête au passage piéton. Un filet de transpiration me coule entre les seins, cette chaleur est insupportable, il va falloir que le mercure se calme un peu.

— Salut, jolie brune ! me lance un quadra en passant à côté de moi.

J'écarquille les yeux, articule un merci incertain, et trace sans trop réfléchir à la raison pour laquelle un homme peut dire à une femme dégoulinante de sueur qu'elle est jolie.

Je suis littéralement liquéfiée lorsque j'arrive dans la salle d'attente d'Hélène Rubins, mais soulagée. Le panneau « En consultation » toujours accroché à la porte du cabinet signifie que le patient avant moi n'est pas encore sorti. Je m'installe, fouille dans mon sac et en sors un mouchoir en papier pour m'essuyer le front. Un ventilateur sur pied tourne à plein régime, insuffisant pour rafraîchir l'air. J'ai l'impression que je vais suffoquer.

Je ferme un instant les yeux pour me ressaisir, et quand je les rouvre, mon regard est attiré par le magazine ouvert sur la table basse. « Je m'aime donc je suis. » Un titre racoleur, et une phrase qui sonne comme une formule magique. Idéal pour un cabinet de psychothérapie spécialisé dans le recouvrement de l'estime de soi, mais franchement pas réaliste.

Je suis Marnie Cendret, trente-cinq ans, un mètre soixante, quatre-vingt-neuf kilos et un IMC en obésité modérée, et je ne m'aime pas.

Je ne m'aime pas et ça remonte à très très très loin. Je ne m'aime pas et je suis ma pire ennemie. Je ne m'aime pas et c'est la raison pour laquelle je suis ici. Combo gagnant !

La porte du cabinet s'ouvre sur Hélène Rubins.

— Au revoir, monsieur Cordier, je vous dis à dans quinze jours.

L'homme, d'une cinquantaine d'années, hoche la tête d'un air bourru et disparaît sans me prêter attention. Il n'a pas dû apprécier sa séance. Puis Hélène tourne vers moi un visage lumineux, comme toujours.

— Bonjour, Marnie, me salue-t-elle, vous êtes encore en retard.

Je me lève et me recoiffe d'un air distrait.

— Ah non, techniquement, cette fois, c'est vous. Bonjour !

Elle me sourit et me fait signe d'entrer dans son bureau.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

J'abandonne mes emplettes sur le parquet, m'installe sur le fauteuil en rotin garni d'une épaisse assise, et essaie de trouver une position dans laquelle je serai plus à l'aise. Comprendre : celle où on ne verra pas trop mes bourrelets. Je me tiens bien droite, rentre le ventre, croise les jambes, les décroise, et décide finalement de poser mon sac à main sur mes cuisses pour le serrer contre moi.

Hélène m'observe. Je l'observe aussi. La cinquantaine, un corps svelte, des cheveux blonds colorés et bouclés trahis par des sourcils plus foncés, une peau hâlée été comme hiver et d'immenses yeux marron expressifs. Les mains posées sur les accoudoirs, ses longues jambes croisées et moulées dans un jean slim trois quarts, ses escarpins dévoilant de fines chevilles et sa chemise blanche

ouverte sur un décolleté absolument parfait, elle semble tellement bien dans sa peau... Ça m'énerve les gens comme ça, parce que je les envie.

— Vous fêtez quelque chose ? demande-t-elle en remarquant la bouteille de champagne dans son sac en papier.

— Nos sept ans de relation avec mon compagnon.

— Félicitations !

— Merci.

Un court silence s'impose avant qu'Hélène ne reprenne la parole.

— Comment allez-vous, Marnie ?

— Je vais bien, enfin, je crois.

— Vous n'en êtes pas sûre ?

Je me passe une main dans les cheveux, ils sont poisseux de transpiration. Et elle qui est fraîche comme une rose... Il n'y a pas de justice dans ce monde, pff.

— Si, si ! Il fait beau, je m'occupe d'un projet professionnel épanouissant, on vient de réserver nos vacances dans le Sud-Ouest de la France, on est en week-end demain soir...

— Mais ? continue-t-elle à ma place.

— J'ai l'intérieur des cuisses tout irrité.

J'ai dit ça comme ça, de la manière la plus neutre possible, j'énonce juste un fait. Hélène ne tique pas, elle sait.

— Où en êtes-vous dans votre perte de poids ?

Je ne peux pas m'empêcher une moue grimaçante.

— Si vous me posez la question, c'est que vous avez la réponse rien qu'à me regarder. J'en suis au même point qu'il y a un mois, je n'ai pas perdu un gramme.

— Vous savez pourquoi ?

— Parce que j'ai lâché en cours de route, parce que j'en ai marre de tout le temps faire attention, parce

qu'avec cette chaleur mon corps s'est pris pour une réserve d'eau, parce que je trouve injuste que des gens comme vous puissent avaler tout ce qu'ils souhaitent sans grossir, et que des gens comme moi se privent pour ne finalement jamais atteindre leur idéal.

Je suis amère, elle reste flegmatique. Je m'en veux presque, parce que je ne connais rien d'elle.

— Quel est votre idéal ?

— Dix, quinze kilos de moins, un souffle régulier, des jeans qui ne me boudinent pas et des cuisses qui arrêtent de surchauffer chaque fois que je décide de mettre une robe sans crème, sans collants ni leggings. Une vie normale, quoi.

— Vous vous sentiriez mieux dans votre peau ?

Je baisse les yeux, je déteste toujours autant ces conversations.

— Physiquement oui, moralement... je n'ai pas de certitudes.

— Vous pouvez développer ?

— J'ai été bien moins forte en étant plus jeune, et je ne m'aimais pas davantage.

— C'est ce qui vous empêche d'atteindre votre objectif ? La crainte que ça ne suffise pas ?

Elle me prend au dépourvu. Arg... mais pourquoi est-ce que je m'inflige tout ça ?

— Je ne sais pas... Sans doute, admetts-je.

Hélène me sourit.

— Vous êtes venue me voir la première fois parce que vous pensiez que quelque chose au fond de vous vous empêchait de lâcher prise et vous obligeait à « manger » vos émotions, et que celles-ci vous emprisonnaient. Votre analyse est sans doute très correcte, mais je vois peut-être autre chose d'aussi bloquant. Souhaitez-vous que je vous en parle ?

Je confirme, je regrette d'être venue. Aujourd'hui je n'ai vraiment pas envie d'entendre de grandes explications. Pourtant, je hoche la tête.

— Vos croyances limitantes sont un frein.

Je hausse les sourcils. Soixante euros la consultation pour une lapalissade ? Ce n'est vraiment pas ma journée.

— Prenons l'exemple de la façon dont vous vous tenez là, en ce moment, continue-t-elle, de ce sac que vous serrez contre vous. Vous êtes convaincue que sans lui, vous n'allez pas donner une bonne image de vous-même. Est-ce que je me trompe ?

Je dois bien avouer que... non. Je secoue la tête.

— C'est louable, mais ce que je vois moi, c'est un morceau de cuir qui vous limite dans votre attitude naturelle et qui vous donne une posture nettement plus visible que le ventre que vous essayez de cacher. Pardon d'être directe, mais vous n'avez que trente-cinq ans et vous vous tenez comme une petite vieille qui a peur qu'on lui vole ses sous.

J'écarquille les yeux. Ben merde alors...

Je pose aussitôt mon sac par terre et croise les bras contre moi, faute de mieux. Hélène sourit.

— Marnie, nous sommes assises sur un fauteuil identique. Essayez de prendre la même position que moi.

— Que vous ?

— Tout à fait.

Je la regarde, Hélène a les jambes croisées, d'un bras, elle prend appui sur l'extrémité d'un des accoudoirs de telle façon qu'on a l'impression que tout son corps est penché sur le côté, permettant à ses mains de se rejoindre le plus naturellement du monde.

— Allez-y.

J'obtempère.

— Alors, comment vous sentez-vous ? C'est confortable ?

— Euh... oui.

Soudain, elle sort son téléphone portable de derrière son dos et prend une photo de moi. Clac !

— Mais... qu'est-ce que vous faites ?

Elle me tend l'appareil.

— Regardez-vous et supprimez la photo, je n'en fais pas collection. Que voyez-vous ?

Déconcertée, je m'observe et vois où elle a voulu en venir. J'ai une position particulièrement naturelle. On a même l'impression que je suis très à l'aise. On ne voit pas mon ventre, un de mes bras le cache. Bon, ça va, j'ai pigé...

— Épatant, non ? s'amuse-t-elle. Certaines croyances nous cloisonnent plus qu'elles ne nous libèrent du regard des autres, j'en suis convaincue. Il existe d'autres pistes de travail de ce type que nous pourrions explorer, si vous le souhaitez. Car n'oubliez pas que votre véritable cheval de bataille est avant tout le regard que vous portez sur vous-même. Celui des autres en découle.

Hélène se lève pour aller fouiller dans le tiroir de son bureau, et en ressort une carte de visite qu'elle me tend avant de se rasseoir.

Rondes et solidaires, une association de femmes. Inutile de lui demander à quoi elle sert, c'est écrit dessus comme le Port-Salut.

— Nous avons encore bien du chemin à parcourir ensemble, Marnie, et je serai là tant que vous le souhaitez. Toutefois, il me semble que rencontrer des femmes qui ont les mêmes préoccupations que vous vous apportera une aide supplémentaire.

Hébétée, je regarde une nouvelle fois la carte.

— Je ne suis pas sûre d'avoir envie de me confier à d'autres personnes.

Hélène me regarde intensément.

— On a toutes nos secrets et nous n'avons nullement besoin d'en parler à la Terre entière pour régler nos problèmes. Allez-y sans crainte, personne ne vous posera de questions.

— D'accord... je vais y réfléchir.

— C'est déjà un début ! Bien, y a-t-il autre chose dont vous aimeriez me parler ?

CHAPITRE 2

— **C**'EST MOI !
Eliott et moi habitons un appartement tout proche de la cathédrale. Il y a toujours plein de touristes, mais je ne déménagerais pour rien au monde. Ici, tout est ancien, en pierre et brique apparentes, avec d'épais parquets en chêne et des moulures aux plafonds. On s'est donné du mal à rénover notre nid d'amour, alors on l'aime... d'amour !

— Je suis dans la cuisine.

Une délicieuse odeur de tajine s'invite dans mes narines.

— Ça sent bon.

Eliott est un cuisinier hors pair, je ne me souviens pas avoir un jour détesté un plat qu'il aurait préparé, et quand, comme aujourd'hui, il porte mon tablier à cœurs roses, j'ai juste envie de lui coller une main aux fesses.

Il est beau, mon homme. Un visage angélique et un regard ténébreux que j'ai toujours trouvé paradoxal.

La première fois qu'il a posé les yeux sur moi, j'ai cru qu'il allait me manger, mais Elliott, c'est de la poésie à l'état pur. Il a pris son temps, me rendant complètement dingue avec ses taches de rousseur et ses épais cheveux blond-roux coupés court sur la nuque. Plus il prend de l'âge et plus il est craquant. Sexy, sportif et affolant, il n'a jamais eu conscience de son attraction sur les gens. En fait, le savoir ne l'intéresse pas et c'est ce qui le rend encore plus charismatique. Il est ce qu'il est, les autres, il s'en fout.

Contrairement à moi...

— Tu as passé une bonne journée ? lui demandé-je en l'embrassant. Regarde, j'ai acheté du champagne.

— Oui, super et toi ? Mets-le au congèle, il refroidira plus vite. Comment c'était ton rendez-vous chez la psy ?

Rhétorique ou pure honnêteté ? Car il faut savoir que de nous deux, Elliott est celui qui aime le moins parler. Ça ne lui viendrait jamais à l'idée d'aller voir un thérapeute. Donc si je suis honnête et que je lui dis que j'ai l'impression de ne pas avancer, j'ai peur qu'il réussisse à me convaincre de ne plus y aller. Vu mon état d'esprit du moment, il m'en faudrait peu...

Je soupire, de toute façon, je n'ai jamais réussi à lui cacher la vérité.

— Bien, mais je n'ai pas encore le déclic.

— Pour le moment.

Je le regarde en haussant un sourcil.

— Tu ne me dis pas que je n'ai pas besoin d'y aller ?

— Non, parce que je crois au contraire que ça te fait du bien de parler à quelqu'un.

Alors là !

— Tu penses vraiment ce que tu dis ?

— Évidemment. Que tu ne t'aimes pas à ce point, ça me dépasse et je ne sais jamais quoi dire pour te

rassurer. Un professionnel saura te faire réfléchir à la question mieux que moi. Mais moi, tout ce que je peux affirmer, c'est que tu es plus appétissante qu'un pain au chocolat.

Et il les aime vraiment, c'est dire !

— Tu es gentil.

— Non, juste honnête. Tiens, goûte.

Il me tend une cuillère en bois nappée d'une sauce orangée. Orgasme culinaire...

— C'est délicieux.

— Poulet, abricots secs et amandes.

— Divin ! Oh, elles ont l'air bonnes ces petites patates, tu as dû bien galérer à les éplucher... le raillé-je en désignant le saladier rempli de semoule.

Il lève les yeux au ciel, ferme le plat à tajine qu'il dépose dans le four et s'essuie les mains sur son tablier.

— Je nous ai servi un verre de vin dans le salon en attendant que le champagne soit frais. Tu as besoin de te changer ?

Je baisse les yeux sur ma robe, je suis encore toute transpirante.

— Oui, je prends une douche et je te rejoins.

Il y a deux salles de bains dans l'appartement, une qui donne sur notre chambre – la mienne –, avec une immense baignoire à remous, et une vasque surplombée d'un miroir entouré d'ampoules, et une autre avec une douche, une machine à laver et un sèche-linge – celle d'Eliott. Il l'a fait aménager dans la buanderie parce qu'il ne voulait pas me réveiller le matin. C'est un lève-très-très-tôt, et moi, une marmotte qui ne s'ignore pas du tout.

C'est amusant d'y penser, mais nous sommes de parfaits contraires sur bien des points. J'ai les cheveux bruns, il est roux. Il est grand, je suis petite. J'ai les yeux

marron, les siens sont d'un bleu troublant. Il est mince, je suis ronde. Il est zen, je suis impatiente. Il chante faux, je chante juste. Il est économe, je suis dépensière, etc. Des différences, on en a des centaines, et ce sont elles qui font que notre couple fonctionne aussi bien et dure depuis sept ans.

Eliott, c'est ma béquille. Sans lui, je sais marcher, mais avec lui, je peux courir, je tombe et il me relève. Avec Eliott, j'ai le droit d'être qui je suis et de vivre chaque émotion qui me traverse. Je peux rire, pleurer, crier ou exagérer sans qu'il ne me juge jamais. Je lui dis souvent qu'il est la meilleure partie de nous deux, ça le fait sourire, Eliott est beaucoup trop simple pour s'enorgueillir des compliments que je lui fais.

Je me déshabille et prends une douche bien méritée. La clim est en panne au bureau, il faudra attendre des semaines avant qu'on la répare. La plupart de mes collègues ont l'air de très bien supporter la chaleur et se contentent d'une fenêtre à peine ouverte, moi non. Depuis que j'ai atteint un certain poids, j'ai les chevilles qui enflent, les jambes comme des poteaux et la respiration haletante, mais je crois que ce qui me mine le plus, c'est d'essayer de faire tout ce que je peux pour le cacher.

En résumé, je porte des robes longues et doublées pour qu'on ne voie pas à travers, j'évite les manches courtes et je m'étouffe sous des fringues pas adaptées aux grosses chaleurs. Mes kilos en trop conditionnent ma vie de toutes les façons possibles et l'empoisonnent. C'est un fait. Je ne crois pas qu'il se passe un jour sans que je fasse référence à mon poids ou à ma silhouette, en me moquant de moi-même parfois. Ça a le don d'énerver Eliott. Si seulement je pouvais me voir à travers ses yeux...

Je prends une très longue douche presque froide. Dieu que ça fait du bien ! Je me masse les jambes avec le jet, je réactive ma circulation avec le gant exfoliant, je lave mes cheveux qui ne vont pas manquer de boucler quand je les laisserai sécher, et lorsque je sors de la salle de bains, le corps et la tête enrubannés dans des serviettes-éponges, je découvre un paquet-cadeau posé sur le lit. C'est un sac de chez La fée maraboutée. Je grimace. C'était mon magasin de fringues préféré lorsque j'étais moins ronde, j'y trouvais tout ce que j'aimais. Je n'y vais plus depuis longtemps, ils ne vont pas plus loin que le 44, souvent épuisé avant même que j'y mette les pieds.

C'est la loi du marketing, plus les marques font des fringues pour minces, plus elles ont l'impression d'avoir la classe. Les rondes ? Elles n'ont qu'à être moins grosses, c'est tout. Ou s'habiller sur Internet.

J'ouvre le sac et y découvre une robe Régence bleu de Prusse. En soulevant la mousseline, je repère la doublure qui ne laissera rien voir de mes rondeurs. Eliott me connaît bien... Le tissu est couvert de minuscules fleurs brodées de toutes les couleurs, la forme est évanescente et aérienne, suffisamment large pour moi. Inutile de mentir, elle est magnifique, mais il y a un hic, et sans même l'avoir essayée, je sais que je ne la porterai pas. Les manches, courtes et gondolées, arrivent à peine sous l'épaule et sont presque transparentes. Elles ne cachent rien de mes gros bras tout mous. Je ne pourrai jamais sortir comme ça et un gilet me grossirait encore plus. Misère...

Allez, je ne suis pas ingrate, je vais la mettre, juste ce soir, c'est ce qu'Eliott attend.

Je l'enfile et la laisse glisser sur ma peau, surprise que pas un instant elle ne reste coincée quelque part entre

les aisselles et le dos. OK, elle me va, mais je suis moche quand même.

Je me regarde dans le miroir et lui tire la langue car, si pendant des années je l'ai trouvé amincissant, il ne parvient plus à mentir du tout. Bourreau !

Sèche-cheveux à l'arrache, chignon, gloss, fard à joues et je vais retrouver Eliott.

Il a tiré les rideaux, on est dans la pénombre, il a dressé la table, mis de la musique et allumé des bougies. C'est dans ce genre de lumière tamisée que je me sens la plus à mon avantage, Eliott le sait, il ne m'a presque jamais vue nue au grand jour. Il pense toujours à tout. À moi surtout,

Mon homme a l'air heureux, et quand il se tourne vers moi, je sais qu'en dépit de ce que je pense de moi, il aime vraiment beaucoup ce qu'il voit. Je pourrais même parier un billet que ma robe ne va pas faire long feu.

— Merci, elle est très belle, lui dis-je en souriant, mais je n'ai même pas de cadeau pour toi...

— Bien sûr que si, tu as acheté une bouteille de champagne. Les bulles, il n'y a que ça de vrai.

Je sens que je suis encore en train de me tortiller. Un classique. Je suis pleine de doutes.

— Ça va ? me demande Eliott.

Je lisse les pans de ma robe, je crois que j'ai les joues un peu rouges.

— Est-ce que je suis jolie ?

Une souris n'aurait pas couiné moins fort.

Eliott bloque et, je ne sais pas, j'ai l'impression que ce que j'ai dit l'enflamme. Il s'approche sans me quitter des yeux, et me dépose un baiser dans le cou avant de frôler mon oreille du bout des lèvres.

— Plus que ça...

Je ris, comme chaque fois qu'il me dit ce genre de chose. Sur le moment, j'ai envie d'y croire.

Il me picore un peu plus, me montre tout son intérêt, et... ma robe ne fait pas long feu.

J'aurais dû parier.